




Un vizir droit sorti de l'imagination d'un écrivain des Lumières – mais lequel ? – constate, au soir de sa vie, que les moments heureux qu'il a eus, cousus ensemble, feraient à peine une matinée. Une heure vient où l'on ne peut plus se contenter, comme on faisait, de s'en retourner, en pensée, à tel instant de grâce dont le rayonnement a survécu au passage et nous atteint encore, à travers la durée. On se surprend à les inventorier parce que la liste, à l'évidence, est close. Rien ne peut plus nous arriver de bon. C'est du passé.

J'ai décidément oublié le nom du vizir, s'il en a un, quel auteur français l'a inventé, la teneur des moments parfaits, peu nombreux, qu'il a connus, à supposer qu'ils soient mentionnés, ce que je ne crois pas, enfin où et quand j'ai pu lire ça. Une chose m'a surpris, lorsque mon tour est venu de procéder au décompte. C'est que, pour une bonne partie, ces moments me

furent inexplicables et le demeurent. Je vois très bien quelle raison j'ai eue de me réjouir de tel ou tel événement. Il changeait le cours de mon existence, comblait une attente, passait, parfois, rarement, mon espérance. Mais d'autres, qui me viennent spontanément à l'esprit, n'ont aucun titre précis à le faire et, pourtant, ils accourent aussitôt.





Le premier, imprécis, mal consistant, parce qu'il est le premier, j'ai pu, indirectement, le dater. Je viens d'avoir trois ans. J'ouvre les yeux, non pas dans la chambre de l'appartement du centre-ville à quoi se ramène encore l'univers mais dans une pièce aveugle où j'ai dormi, près d'une dame âgée, aux cheveux blancs, que j'ai vu se verser à boire, gauchement, à la première lueur de l'aube. Une grand-tante victime du diabète et qu'un cancer dont elle souffre, de surcroît, emportera dans moins de deux mois. Elle ne m'aura pas vu. J'ai cette image d'elle. Mais c'est des années plus tard, pourvu d'un passé, d'une mémoire, que je demanderai qui elle était, d'où lui venaient cette soif, dans les ténèbres, et cette maladresse. Le bonheur se tient à la porte de la maison au crépi rose, de plain-pied, où l'on m'assure que j'ai déjà séjourné mais dont je ne garde aucun souvenir. Pourquoi nous y passons quelques jours, l'été, même si je ne me rappelle pas les



premiers, je l'ignore. Comme je resterai longtemps sans comprendre ni demander pourquoi nous n'y retournons plus, passé ma septième année, la dernière de grand-père.

Je n'ai pas franchi le seuil que la lumière du dehors, par la porte ouverte, m'annonce que tout est différent, le monde où j'ai été magiquement transporté, meilleur que celui auquel depuis trois ans, déjà, j'ai accoutumé. À son éclat plus blanc, que réverbère la blancheur de la terre, s'ajoute une chaleur sensible dès le matin. Elle deviendra brûlante, avec le progrès du jour, et nous obligera à rester enfermés, l'après-midi, dans la grande pièce aux deux portes-fenêtres qui donnent sur la combe, derrière la maison. Et ce n'est pas fini. Dans l'aménité de l'air, la belle lumière, les choses arborent un autre visage, souriant. Les trois règnes ont changé de physionomie, de nature, presque. Le crépi masque la pierre dont la maison où j'ai dormi est bâtie mais elle est apparente aux murs d'une petite construction en vis-à-vis, « la remise », et elle est claire. Je dois imaginer que la nuit, mon sommeil, près de la vieille dame aveugle, mourante, s'en sont trouvés illuminés. Je suppose encore que







me devient sensible, rétrospectivement et par contraste, la tristesse vague dont le grès bistre de la sous-préfecture natale colore ce qui me tient lieu de vie depuis le commencement et c'est un bonheur négatif, c'est-à-dire une peine épargnée, qui s'ajoute à ceux, visibles, positifs qui me sont prodigués.

On voit loin. Pas de murs, de collines prochaines pour arrêter le regard. Et ce qu'on aperçoit de la hauteur où se dressent la maison, la remise, est également réjouissant. Au loin, en contrebas, le village, Cassagnes. Il est tout petit. On pourrait le tenir dans le creux de la main. Mais on y trouve encore une épicerie, avec des bocaux de bonbons, des barriques, des tonnelets d'huile, *La Dépêche du Midi* sur un présentoir et une pompe à essence munie, au sommet, d'un récipient en verre où le carburant est d'abord chassé avant de se déverser dans le réservoir des voitures. Dans l'intervalle, sur la pente douce, la flore des terres sèches, des noyers, des pruniers à l'alignement, chargés de fruits jaunes ou violets, du tabac, quelques rangées de vignes et, à nos pieds, des fleurs d'un bleu délicat, des centaurées. En fin de matinée, les cigales se mettent






Quatre années séparent du suivant ce moment, le premier, le plus pur, l'archétype de tous ceux que je pourrai connaître encore ou, du moins, espérer sans jamais, bien sûr, le retrouver.



Maintenant, c'est un dimanche, le dernier de juin, et nous nous sommes rendus, les parents, mon frère et moi, au bord de la Dordogne. Un détail me reste. Pour empêcher qu'elle n'envahisse les cultures riveraines, lors des crues, sa rive a été gabionnée, de la pierraille amoncelée, dressée et maintenue au moyen d'un fort treillis métallique galvanisé. On dirait un quai, aux formes géométriques mais naturel, poreux, aéré, clair, en accord avec le riant paysage.



Nous nous tenons, mon père et moi, dans une échancrure de la végétation, au bord de l'eau, qui est limpide, infusée de soleil. Mon



à brasiller et ne cesseront plus, jusqu'au soir.

Ç'a beau être une illusion, il me semble n'être pas étranger à ce lieu si différent, opposé, presque, à celui où se passe ma vie, urbaine, toute domestique, bistre, un peu triste. Cela tient, bien sûr, à ce que les parents sont là, ma mère, surtout, qui y a, de toute évidence, ses habitudes – c'est la maison natale de son père, mais je l'ignore – et, aussi, que ceux dont nous partageons le séjour, quoique je ne les connaisse pas, me traitent comme s'ils m'avaient toujours vu. Non pas depuis mon arrivée, la veille au soir, ni mes précédentes visites, que je ne me rappelle pas, mais dès avant cela, depuis aussi longtemps que la pierre claire, les centaurées, les cigales.

Je me demande toujours si c'est l'illusion originelle ou le souvenir de l'avoir eue, au commencement, qui me reprend lorsque, de loin en loin, inopinément, je retourne en ce lieu où m'ont traversé, du même coup, le sentiment du bonheur et celui de mon existence. Je suis chez moi.





père s'y prend d'une façon qui lui est particulière et, avec ça, efficace. Il ne cesse d'attraper des poissons qu'il glisse dans une vieille musette d'infanterie garnie d'herbe fraîche. Chaque prise me met en joie. Je me partage entre la musette où les bêtes froides, argentées, sont agitées des soubresauts de l'asphyxie et le nouvel arrivant, déjà, qui se contorsionne, dans l'air, au bout du fil.

Ce doit être le milieu de l'après-midi lorsque mon père, qui est aux prises avec un nouveau poisson, dit tout haut, d'une voix changée, contenue, que c'est une truite. Et, de fait, la partie ne se déroule pas de la même façon régulière, facile, à laquelle j'ai fini par m'habituer. La bête fait toutes les difficultés possibles pour nous rejoindre. Elle soulève des éclaboussures, repart, disparaît, crève à nouveau la surface et je sens, confusément, que mon père est inquiet, craint de la perdre. Elle finit par se retrouver dans l'herbe, brune, pigmentée de rouge et de noir, ouvrant et fermant spasmodiquement sa large gueule dentelée et je crois bien que mon père a posé un instant sa canne pour contempler, près de moi, sa prise. Il a dû recommencer, continuer





à attraper des poissons blancs à la queue leu leu mais la truite leur a retiré une bonne part de l'éclat, de l'intérêt que je leur trouvais.

Deux ombres entachent cette radieuse journée. L'une, c'est que d'autres poissons font des ronds, sautent hors de l'eau, au large, trop loin pour que mon père puisse les atteindre. S'ils sont plus beaux, intéressants, que ceux qu'il prend, c'est ce dont je ne puis douter, du seul fait qu'on ne peut les attraper. Je ne sais plus si je lui en ai parlé. Mais la joie conquérante, participative de cet instant, enferme une peine, celle qu'engendrent toute limite, tout empêchement. Elle a fidèlement escorté la liesse à laquelle elle se mêlait, à travers les années, et je pensais à elle lorsque, des années plus tard, j'ai disposé du moyen d'y remédier.

L'autre ombre, c'est que, le soir même, je dois me produire avec d'autres élèves du CE 1, à la fête des Œuvres laïques. Il y a loin, à mes yeux, des bords de la rivière à la maison. Serons-nous de retour à temps ? Une anxiété me gagne et me gêne la fin de l'après-midi. Je l'ai oubliée. L'image suivante, c'est celle de la truite que ma mère a fait frire et apporte à

table puis la scène dressée, en plein air, dans la cour de l'école, sur laquelle nous mimons, avec mes petits condisciples en col bleu, sous le pompon rouge, un équipage de marins lavant le pont d'un navire à grande eau.

